

LE RAMEAU

Ah ! c'était un beau rameau que celui de ma première communion !

J'avais douze ans alors, j'étais petite, ronde et potelée comme une caille au temps de la moisson, et j'annonçais déjà ce que je suis devenue.

Vous connaissez les belles poupées que l'on met aux vitrines des bazars, et qui ont l'air toutes gonflées de vie, depuis leurs jambes en forme de boudin jusqu'à leur figure de porcelaine, bonnie de santé et plus rose que les roses.

On avait d'abord acheté une branche de pin plus haute que moi ; on l'avait plantée au milieu de la chambre, et chaque jour on l'ornait un peu, avec des soins méticuleux et tendres.

Les branches pliaient sous le poids des fruits concrets ; c'étaient des lattes molles d'Afrique, bardées de papier d'argent ; des figues rousses, des prunes vertes, le sucre glacé couvrait par endroits d'une mousse blanche ; de petites poires jaunes, transparentes comme une flamme de cierge cristallisé ; des cédrats onctueux, des oranges rebondies, telles des boules d'or au milieu de la verdure.

— Mais, j'ai envie de mordre tes jones. Elles sont plus rouges et plus dures que les pommes de notre jardin.

Alors ma face s'empourprait, et je risais d'un rire sornoufi qui exagérait la fossette de mon menton.

Marius me tirait la langue avec malice et fuyait en criant : — Voilà le soleil, mesdames, voilà le soleil !

J'étais furieuse. C'était le bon temps.

Mais quel rameau ! Je n'y pense pas sans émotion et sans attendrissement.

Ma tante avait dit : — Il faut que cette petite ait le plus beau rameau de la cathédrale.

Vous n'avez pas connu ma tante Inès, mais tous les Alsaciens la connaissent bien. Quand elle avait décidé quelque chose, cela devait arriver, et le pape lui-même, avec toutes ses mitres, ses croixes et ses clés du paradis, n'aurait pas pu la faire revenir sur sa résolution.

C'était une femme de tête. On ne l'eût pas dit, cependant, à voir cette étroite figure plantée sur ce corps trop long pour elle. Sa vieille peau, couleur de citron foncé, formait autour de ses yeux et de sa bouche sans dents mille plis variés qui faisaient notre étonnement et notre admiration, et dont nous n'arrivions jamais, Marius et moi, à connaître le nombre exact.

Nous employions cependant à les compter la plus grande partie du temps que tante Inès usait à nous faire des exhortations sur la sagesse et les devoirs des enfants envers leurs parents. Nous n'étions jamais d'accord et recommençons vainement à chaque séance ; mais, s'il était inutile, cet exercice nous servait du moins à garder devant elle une attitude respectueuse, en même temps qu'à savourer tout bas un amusement ironique. Car il ne fallait pas badiner avec tante Inès ; au moindre signe de gaieté ou d'inattention, les narines de son gros nez tremblaient de colère, ses petits yeux gris et secs vous regardaient si profondément, qu'on eût voulu pouvoir rentrer sous terre pour leur échapper.

Nous n'étions pas seuls à le savoir ; ma mère elle-même ne haussait pas la voix plus que de coutume devant tante Inès, et quand elle traversait la rue d'Aréjan, bien droite dans sa robe de laine noire, le bonnet planté sur le sommet du crâne, tenant son ombrelle comme une épée, la pointe en avant, se n'était sur son passage que saluts pleins de déférence et propos onctueux, depuis la boutique de M. Paradis, le libraire, jusqu'à celle de Tronillas, le marchand de couleurs.

Une terrible femme en vérité, mais au demeurant la meilleure du monde et, comme l'on dit chez nous, le cœur sur la main, et la main toujours ouverte. Seulement il ne fallait pas la contrarier. Aussi, puisqu'elle avait décidé que je devais avoir le plus beau rameau de la cathédrale, il n'y avait qu'à s'incliner et à avoir le plus beau rameau.

Depuis une semaine, tante Inès et ma mère travaillaient au chef-d'œuvre.

On avait d'abord acheté une branche de pin plus haute que moi ; on l'avait plantée au milieu de la chambre, et chaque jour on l'ornait un peu, avec des soins méticuleux et tendres.

Les branches pliaient sous le poids des fruits concrets ; c'étaient des lattes molles d'Afrique, bardées de papier d'argent ; des figues rousses, des prunes vertes, le sucre glacé couvrait par endroits d'une mousse blanche ; de petites poires jaunes, transparentes comme une flamme de cierge cristallisé ; des cédrats onctueux, des oranges rebondies, telles des boules d'or au milieu de la verdure.

— Mais, j'ai envie de mordre tes jones. Elles sont plus rouges et plus dures que les pommes de notre jardin.

prunté à tante Inès son nez de perroquet et ses yeux brillant comme un feu de serments trop secs. Je vis le petit jour caresser l'ombre laiteuse au bord de ma fenêtre, et quand ma mère me cria en tapant du poing contre la cloison : — Allons, Anais, il faut se lever ; il est six heures, et tu sais que la messe est à neuf.

Je sautai du lit sans me faire prier et saluai d'un rire joyeux le clair soleil de printemps et la triomphante clarté de l'azur.

Je suis prête bien avant l'heure, et je reste immobile devant le rameau, droite dans ma robe blanche empesée qui tombe autour de moi comme une cloche, les cheveux tirés sur les tempes et luisants de pommade, plus rouge encore que de coutume de m'être trop serrée dans mon corset et de sentir mes pieds mal à l'aise dans leurs souliers neufs.

Arrive ma tante, plus mince et plus longue que de coutume dans sa robe de soie citron, — la robe de cérémonie, — et si d'abord elle chapeauté d'une capote jaune surmontée d'un toupet de plumes violettes, les jones si étroites entre les brides qui s'épanouissent en un gros nœud dans le menton, que j'éclatais volontiers de rire à la gravité des circonstances ne réfréant aussitôt cette sottise et dangereuse envie. Derrière elle, Marius marche gauchement, ses doigts gémés de gants blancs, embarrassés de son habit des dimanches, trop étroit pour lui, mais encore en trop bon état pour qu'on songe à le remplacer.

Tante Inès nous inspecte d'un coup d'œil et s'écrie : — Allons, petite, prends ton rameau et en route.

Je le salue avec respect, et nous descendons. La boulangère, qui seule fut admise à le contempler, a prévenu le quartier, et je suis accueillie par d'enthousiastes acclamations. On a formé la haie de chaque côté de la porte et, tout en baissant modestement les yeux, je reconnais tous nos fournisseurs : la fruitière, que l'on appelle « Bonne-de-Graines », le boucher aux cheveux si exactement peignés, la baraliste qui ajuste ses lunettes comme s'ils s'agissaient de peser deux sous de tabac, et les voisins et voisines entre les jambes desquels se faufilent tous les gamins de la rue.

On admire, on félicite ma mère et ma tante, et l'on m'embrasse, si tante Inès n'écartait les importants en criant : — Laissez-la tranquille, cette petite, vous allez déranger son rameau.

Alors la marche triomphale commence.

Avec quelle fierté je fais les premiers pas ! Il me semble que tous les regards de la ville sont sur moi et que je porte le bon Dieu lui-même, tandis que mes deux acolytes m'accompagnent avec gravité, la face rouge d'émotion, et tiennent entre leurs mains, croisées sur le ventre, les cordons du poêle. Nous avançons bien au milieu de la rue, à pas comptés, et les voitures s'arrêtent ou se détournent respectueusement pour nous laisser le passage.

Sur le seuil des portes, — car notre approche est signalée à l'avance, — des femmes s'écrient : — Oh ! de cette petite, comme elle a un joli rameau !

— Vê ! ma chère, le beau rameau !

— Il faut qu'elle ait été sage, cette petite, pour avoir un si beau rameau !

— C'est de sûr le plus beau rameau de toute la ville !

Je n'entends que ces mots répétés de bouche en bouche, et je tremble un peu le rameau oscille dangereusement, mais un regard oblique et sévère de ma tante vient heureusement ramener mes forces.

Je traverse la grand'place, avec une brume devant les yeux, sans plus regarder personne, sans pensée, sans voir autre chose que le porche de l'église, qui fait un grand trou noir dans l'azur, avec de petites étoiles au fond d'une nuit parfumée.

A notre entrée toutes les têtes se tournent vers nous, et j'entends comme dans un rêve des mots chuchotés.

— C'est la petite aux Lanier... Quel beau rameau !... Voyez, si sa tante et sa mère sont fières !... Ce n'est pas un rameau, c'est le Sacrement !

Après m'avoir conduite au second rang des communicantes, juste en face du maître autel, ma mère et tante Inès cherchent en vain une place assez proche pour pouvoir me surveiller. L'église est déjà presque pleine et il leur faut regagner les derniers bancs d'où elles ne pourront plus apercevoir que la cime frangée d'or de mon fameux rameau. Me voyant entre Eulalie Boursole et Irma Velay ; il y a là toutes celles de l'école, Lucie la Pingue aux cheveux mal peignés, Ermine aux mains toujours noires, Berthe la timide aux yeux gris, Jenny Lanier à la mine de chat éfarouché, Clémence Vidal et toutes les autres... mais je ne les crains pas : elles n'ont devant elles que de maigres branches ou pendent à peine de-ci de là quelques friandises, de châtifs et pauvres rameaux que le mien dépasse de sa splendeur triomphale comme l'église dépasse toutes les maisons de la ville. Elles me jettent sournoisement de longs regards d'envie que je surprends au passage et qui me font tressaillir d'aise et de fierté.

La messe commence ; mais j'aperçois à peine M. le curé entre les branches de mon arbre. Je le vois, très loin, qui s'agenouille, se relève, fait le signe de la croix, et j'ai grand-peine à suivre l'office. Tandis que, Eulalie Boursole me tire la jupe :

— Oh ! dis, Anais, donne-moi un de tes fruits concrets, murmure-t-elle le nez dans son livre d'heures.

Je la regarde, indignée, avec un frémissement d'horreur. Il me semble qu'elle me convie à quelque scolarité, digne des plus grands châtiments. Mais elle insiste :

— Il y en a tant que ça ne se connaît pas. Qu'est-ce que tu veux en faire de tous ces fruits ? Tu ne pourras pas les manger.

Je résiste, mais la voix se fait plus suppliante, plus mouillée de désir. Eulalie me rappelle qu'elle partagea avec moi les dragées de baptême de son frère Philippe ; et finalement je me laisse attendrir. Je lui passe une belle praline, luisante de sucre glacé, qu'elle mord avec volupté.

Mais aussitôt, à ma gauche Irma m'implore. Ce que j'ai fait pour Eulalie, comment le refuser à Irma ; je lui glisse une poire rosée... Alors à tout moment ce sont de petits trahissements et de basses prières.

Une folie me prend peu à peu. Moi-même je mords une figue molle que je convoitais depuis plusieurs jours et dont le goût parfumé me descend jusqu'au cœur. Désormais je ne résiste plus aux demandes :

— C'est pour Lucie... c'est pour Berthe... c'est pour Ermine... Il y en a toujours une qui n'a encore rien eu et pour laquelle on intercede si chaudement, que je ne peux défendre mon bien.

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait.

De petits rires assourdis éclatent çà et là, des mercis fusent vers moi à travers les bancs, des lèvres gourmandes ont des bruits savoureux de baisers, et M. le curé se retourne parfois pour jeter sur l'assemblée un coup d'œil sévère et interrogateur.

Mais la messe est finie. Un peu inquiète maintenant, et les jones brûlantes, je reprends mon rameau dépoilé et j'avance, d'un pas mal assuré, vers le soleil qui semble, là-bas, une grande aube d'or clair.

Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : — Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ?

Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empressent à son tour, et tante Inès s'écrie : — Elle a mangé tout son rameau !

Je pleurniche : — Ce n'est pas moi, c'est les autres !

Mais on ne veut rien entendre : — Oh ! la sottise ! — Tu finiras sur l'échafaud !

crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage.

Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : — Té, c'est la petite Anais qui a mangé son rameau. — Oh ! la vilaine ! — Elle sera bien punie, pour sûr.

— Ah ! de ces enfants ! — C'est terrible, madame ! — On ne peut pas quitter de la surveiller une minute, je vous dis.

Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances.

Alors c'est le retour, combien différent de notre marche triomphale. Ma mère feint de m'ignorer, et marche de l'autre côté de la rue. Le chapeau de tante Inès est tout de travers, et elle me suit avec des exclamations étouffées qui renouvellent, à chaque pas, ses sanglantes reproches.

Marius, qui marche à mes côtés, furieux de ce qu'il ne reste rien pour lui sur les branches nues, et sachant bien, le petit misérable, que je n'oserais pas me plaindre, me pince de temps en temps jusqu'au sang. Moi, je savoure ma honte, les jones chaudes, les yeux troubles, tenant toujours, à deux mains, le fatal rameau, dont les rubans délestés s'agitent dans le vent, et dont les fils d'or tremblent si désespérément qu'on dirait devant moi des gouttes de soleil qui seraient des larmes, prêtes à couler.

Ah ! c'était un bien beau rameau que celui de ma première communion !

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait.

Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : — Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ?

Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empressent à son tour, et tante Inès s'écrie : — Elle a mangé tout son rameau !

Je pleurniche : — Ce n'est pas moi, c'est les autres !

Mais on ne veut rien entendre : — Oh ! la sottise ! — Tu finiras sur l'échafaud !

crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage.

Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : — Té, c'est la petite Anais qui a mangé son rameau. — Oh ! la vilaine ! — Elle sera bien punie, pour sûr.

— Ah ! de ces enfants ! — C'est terrible, madame ! — On ne peut pas quitter de la surveiller une minute, je vous dis.

Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances.

Alors c'est le retour, combien différent de notre marche triomphale. Ma mère feint de m'ignorer, et marche de l'autre côté de la rue. Le chapeau de tante Inès est tout de travers, et elle me suit avec des exclamations étouffées qui renouvellent, à chaque pas, ses sanglantes reproches.

Marius, qui marche à mes côtés, furieux de ce qu'il ne reste rien pour lui sur les branches nues, et sachant bien, le petit misérable, que je n'oserais pas me plaindre, me pince de temps en temps jusqu'au sang. Moi, je savoure ma honte, les jones chaudes, les yeux troubles, tenant toujours, à deux mains, le fatal rameau, dont les rubans délestés s'agitent dans le vent, et dont les fils d'or tremblent si désespérément qu'on dirait devant moi des gouttes de soleil qui seraient des larmes, prêtes à couler.

Ah ! c'était un bien beau rameau que celui de ma première communion !

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait.

Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : — Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ?

Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empressent à son tour, et tante Inès s'écrie : — Elle a mangé tout son rameau !

Je pleurniche : — Ce n'est pas moi, c'est les autres !

Mais on ne veut rien entendre : — Oh ! la sottise ! — Tu finiras sur l'échafaud !

crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage.

Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : — Té, c'est la petite Anais qui a mangé son rameau. — Oh ! la vilaine ! — Elle sera bien punie, pour sûr.

— Ah ! de ces enfants ! — C'est terrible, madame ! — On ne peut pas quitter de la surveiller une minute, je vous dis.

Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances.

Alors c'est le retour, combien différent de notre marche triomphale. Ma mère feint de m'ignorer, et marche de l'autre côté de la rue. Le chapeau de tante Inès est tout de travers, et elle me suit avec des exclamations étouffées qui renouvellent, à chaque pas, ses sanglantes reproches.

Marius, qui marche à mes côtés, furieux de ce qu'il ne reste rien pour lui sur les branches nues, et sachant bien, le petit misérable, que je n'oserais pas me plaindre, me pince de temps en temps jusqu'au sang. Moi, je savoure ma honte, les jones chaudes, les yeux troubles, tenant toujours, à deux mains, le fatal rameau, dont les rubans délestés s'agitent dans le vent, et dont les fils d'or tremblent si désespérément qu'on dirait devant moi des gouttes de soleil qui seraient des larmes, prêtes à couler.

Ah ! c'était un bien beau rameau que celui de ma première communion !

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait.

Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : — Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ?

Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empressent à son tour, et tante Inès s'écrie : — Elle a mangé tout son rameau !

Je pleurniche : — Ce n'est pas moi, c'est les autres !

Mais on ne veut rien entendre : — Oh ! la sottise ! — Tu finiras sur l'échafaud !

crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage.

Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : — Té, c'est la petite Anais qui a mangé son rameau. — Oh ! la vilaine ! — Elle sera bien punie, pour sûr.

— Ah ! de ces enfants ! — C'est terrible, madame ! — On ne peut pas quitter de la surveiller une minute, je vous dis.

Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances.

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait.

Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : — Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ?

Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empressent à son tour, et tante Inès s'écrie : — Elle a mangé tout son rameau !

Je pleurniche : — Ce n'est pas moi, c'est les autres !

Mais on ne veut rien entendre : — Oh ! la sottise ! — Tu finiras sur l'échafaud !

crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage.

Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : — Té, c'est la petite Anais qui a mangé son rameau. — Oh ! la vilaine ! — Elle sera bien punie, pour sûr.

— Ah ! de ces enfants ! — C'est terrible, madame ! — On ne peut pas quitter de la surveiller une minute, je vous dis.

Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances.

Alors c'est le retour, combien différent de notre marche triomphale. Ma mère feint de m'ignorer, et marche de l'autre côté de la rue. Le chapeau de tante Inès est tout de travers, et elle me suit avec des exclamations étouffées qui renouvellent, à chaque pas, ses sanglantes reproches.

Marius, qui marche à mes côtés, furieux de ce qu'il ne reste rien pour lui sur les branches nues, et sachant bien, le petit misérable, que je n'oserais pas me plaindre, me pince de temps en temps jusqu'au sang. Moi, je savoure ma honte, les jones chaudes, les yeux troubles, tenant toujours, à deux mains, le fatal rameau, dont les rubans délestés s'agitent dans le vent, et dont les fils d'or tremblent si désespérément qu'on dirait devant moi des gouttes de soleil qui seraient des larmes, prêtes à couler.

Ah ! c'était un bien beau rameau que celui de ma première communion !

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait.

Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : — Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ?

Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empressent à son tour, et tante Inès s'écrie : — Elle a mangé tout son rameau !

Je pleurniche : — Ce n'est pas moi, c'est les autres !

Mais on ne veut rien entendre : — Oh ! la sottise ! — Tu finiras sur l'échafaud !

crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage.

Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : — Té, c'est la petite Anais qui a mangé son rameau. — Oh ! la vilaine ! — Elle sera bien punie, pour sûr.

— Ah ! de ces enfants ! — C'est terrible, madame ! — On ne peut pas quitter de la surveiller une minute, je vous dis.

Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances.

Alors c'est le retour, combien différent de notre marche triomphale. Ma mère feint de m'ignorer, et marche de l'autre côté de la rue. Le chapeau de tante Inès est tout de travers, et elle me suit avec des exclamations étouffées qui renouvellent, à chaque pas, ses sanglantes reproches.

Marius, qui marche à mes côtés, furieux de ce qu'il ne reste rien pour lui sur les branches nues, et sachant bien, le petit misérable, que je n'oserais pas me plaindre, me pince de temps en temps jusqu'au sang. Moi, je savoure ma honte, les jones chaudes, les yeux troubles, tenant toujours, à deux mains, le fatal rameau, dont les rubans délestés s'agitent dans le vent, et dont les fils d'or tremblent si désespérément qu'on dirait devant moi des gouttes de soleil qui seraient des larmes, prêtes à couler.

Ah ! c'était un bien beau rameau que celui de ma première communion !

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait.

Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : — Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ?

Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empressent à son tour, et tante Inès s'écrie : — Elle a mangé tout son rameau !

Je pleurniche : — Ce n'est pas moi, c'est les autres !

Mais on ne veut rien entendre : — Oh ! la sottise ! — Tu finiras sur l'échafaud !

crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage.

Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : — Té, c'est la petite Anais qui a mangé son rameau. — Oh ! la vilaine ! — Elle sera bien punie, pour sûr.

— Ah ! de ces enfants ! — C'est terrible, madame ! — On ne peut pas quitter de la surveiller une minute, je vous dis.

Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances.

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait.

Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : — Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ?

Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empressent à son tour, et tante Inès s'écrie : — Elle a mangé tout son rameau !

Je pleurniche : — Ce n'est pas moi, c'est les autres !

Mais on ne veut rien entendre : — Oh ! la sottise ! — Tu finiras sur l'échafaud !

crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage.

Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : — Té, c'est la petite Anais qui a mangé son rameau. — Oh ! la vilaine ! — Elle sera bien punie, pour sûr.

— Ah ! de ces enfants ! — C'est terrible, madame ! — On ne peut pas quitter de la surveiller une minute, je vous dis.

Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances.

Alors c'est le retour, combien différent de notre marche triomphale. Ma mère feint de m'ignorer, et marche de l'autre côté de la rue. Le chapeau de tante Inès est tout de travers, et elle me suit avec des exclamations étouffées qui renouvellent, à chaque pas, ses sanglantes reproches.

Marius, qui marche à mes côtés, furieux de ce qu'il ne reste rien pour lui sur les branches nues, et sachant bien, le petit misérable, que je n'oserais pas me plaindre, me pince de temps en temps jusqu'au sang. Moi, je savoure ma honte, les jones chaudes, les yeux troubles, tenant toujours, à deux mains, le fatal rameau, dont les rubans délestés s'agitent dans le vent, et dont les fils d'or tremblent si désespérément qu'on dirait devant moi des gouttes de soleil qui seraient des larmes, prêtes à couler.

Ah ! c'était un bien beau rameau que celui de ma première communion !

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la rétuelle d'or. Le melon lui-même — et je ne sais plus comment cela s